

BUAIS ET SON HISTOIRE



MEMOIRES DE LOUIS GOBE



« Je me nomme Louis Gobé, je suis né en 1938 au village de la Clémenciere à Buais, mon papa se prénomait Auguste et ma maman Louise Anfray, j'étais le septième de la fratrie sur 11 enfants, sept gars et quatre filles. Je suis allé à l'école en sabots, quand la route avait des trous ils mettaient des cailloux et de la terre par-dessus, nous passions au travers des champs tellement que la route était infecte. La Clémenciere était éloignée de deux kilomètres et demi du bourg de Sainte Anne de Buais. Dans notre musette nous amenions notre casse-croute fait d'un bout de pain avec du beurre dessus, s'il ne faisait pas très froid le repas se faisait sous le préau. Quand les parents avaient besoin de bras pour la ferme nous n'allions pas à l'école cela m'est arrivé d'être absent un mois. Après l'école lorsque nous rentrions chez les parents nous avions une tartine beurrée ou de confiture. Le soir avant d'aller au lit on mangeait une assiette de soupe. Les jours de pluies les cours étaient pleines de boues. Nous les garçons nous étions un peu turbulent alors en revenant de l'école nous tirions avec des frondes dans les isolateurs des poteaux électriques. Nous avons un

maitre d'école Mr Baudron qui n'était pas facile il nous donnait des coups de trique sur la tête. A cette époque il y avait à Buais six classes et le dimanche deux messes qui étaient célébrées faisaient le plein de fidèles à chaque office et le dimanche après-midi les vêpres, neige ou pas neige il fallait s'y rendre et en sabots. Nous avions comme curé l'abbé Bienvenue plus tourné vers la politique, avec le maire ce n'était pas non plus l'entente cordiale. J'ai fait mes deux communions à Buais puis ma confirmation à Savigny-le-Vieux.

Gamin J'avais un tempérament volontaire et courageux et dès l'âge de mes douze ans mes gens me placèrent pendant les vacances et le mercredi car il n'y avait pas d'école, chez Félix Foyer demeurant au village de la Cherplais, a aidé la patronne a soigné les cochons et à faire d'autres petits travaux, ma récompense fut une blouse d'école payée par la fermière. Le confort était sommaire, le chauffage était fait par la cheminée, un fagot et une poignée d'attèles réchauffaient tant bien que mal la pièce et parfois sa fumé, alors il fallait ouvrir la porte. On a connu la misère sans être malheureux, nous n'avons jamais chaumé à manger, nous logions tous dans une seule pièce attenante à l'étable, la cloison était précaire. Le matin avant de partir à l'école il arrivait qu'il fallait tourner la barate pour faire le beurre. A Noel c'était un carré de chocolat ou une orange dans les sabots et on trouvait cela très bon. J'avais mon parrain qui était le père Mulot et lorsque ont allaient lui souhaiter la bonne année il nous donnait une pomme à ma communion il me paya un cierge, c'était l'époque. Mes parents avaient deux juments poulinières, cinq à six vaches et des cochons, on en tuait un tous les quatre mois, on mangeait du cochon avec une échalote pratiquement à chaque repas, « c'était bon ». On avait deux coches que mon père amenait au verrat. La tuerie du cochon était une occasion de se retrouvés, c'était le père Fort qui le saigner après le cochon était mis sur l'établit pour le griller avec de la paille puis après pendu pour être fendu, ensuite nous faisons de la charcuterie, des rillettes, du pâté, du boudin, des saucisses, de l'andouille, le soir on salait le lard que l'on mettait dans le charnier ou alors les côtés et les jambons ont les mettaient en terre entouré de cendre, quinze jours après avoir égoutté les jambons ont les mettaient à fumé dans la cheminée Pour les saucisses elles étaient mises en chapelet pendues au plancher. Le dimanche suivant nous faisons le fricot de cochon. Nous pillions les

pommes pour notre boisson quotidienne et puis on faisait de la goutte. Ont mangeaient bien pendant quinze jours voir un mois. Nous avons également quelques moutons, des volailles et des lapins. Mes parents exploitaient une surface de huit à neuf hectares pour une bonne partie employées en labours ont semaient du blé, betteraves, collet vert. Pour la farine nous allions au moulin de la Potinais ou au moulin de Fougerolles, pendant la guerre nous avons droit qu'à 50 kg mais sa nous arrivé de faire 2 voyages à suivre, on ramenait de la farine blanche « pas vu pas pris » c'était ma mère qui boulangeait en pain de ménage. L'hiver la principale occupation était le bois, j'ai vu faire 1500 fagots. Les fagots étaient utilisés pour la cheminée, pour faire cuire les patates pour les cochons, pour allumer le four à pain il fallait quatre à cinq.

Pour la période de la guerre j'ai souvenirs lorsque St Hilaire brula d'avoir vu des papiers brulés tomber dans les champs à mes gens puis toute une journée entière des convois de chars et matériel allemands, empruntèrent la route de Landivy-Buais et qui passaient devant notre village de la Clémencière, ces renforts rejoignaient Mortain. Les avions tournoyaient dans le ciel, nous n'étions pas tranquille pour les travaux dans les champs. Un jour un Allemand passa à la maison et nous vola une grosse motte de beurre et un plateau en argent et chez la mère Fromont il lui vola un jambon. Je me souviens du passage des Américains, c'étaient des bons gars, ils nous donnaient des chewing-gums et des bonbons. A la fin juillet 1944 il y eu un avion Américain qui fut abattu par les Allemands de l'autre côté de la Gillaudais, le pilote réussi à sauter en parachute il fut dans un premier temps recueillit au village de la Besnardiere, puis se réfugia au village de la Maison Neuve. Un parachute fut recueilli par François Landais un de nos voisin, au parachute était accroché une cage renfermant un pigeon voyageur. Le pigeon fut soigné une journée ou deux puis fut relâché avec un message pour le retour. Après avec mes gens ont fut voir l'avion abattu. Cet épisode de l'avion abattu provient ce que j'ai entendu dire car je n'avais que 6 ans et je ne me souviens pas très bien.

Je quittai l'école à l'âge de quatorze ans pour devenir journalier pendant trois ans. Ensuite je voulais être placé dans une ferme ou il y avait un tracteur ; mon patron Louis Cousin de Ferrières, qui exploitait 32 hectares avait un cheval et un tracteur de marque Pony, à essence. En

1956. Puis ce fut la période des conscrits, le conseil de révision ce faisait au Teilleul. Il était de coutume d'aller porter un bouquet de fleurs et les photos des conscrits on buvait un café très très arrosé, à cette époque il n'y avait pas de pinard, un jour on fut chez une conscrîte et son père avait trafiqué la goutte on fut tous rétamé et malade comme des chiens. Certains se faisaient fort de souler les gens malgré les conséquences qui pouvait en découler. Puis arriva le départ pour l'armée !

En revenant de l'armée je fus en journée à la ferme et je passai mon permis et en novembre 62 je rentrais à la laiterie de Fougerolles à la fabrication du camembert. Je me suis marié en 1963, avec Yvonne Préaux nous avons habité au village de la Louzelaie, commune de Fougerolles-du-Pléssis, Puis nous sommes revenus au village de la Quinetière et après à la Clémenciere à Buais jusqu'en 2017. Maintenant je suis veuf depuis l'année dernière, j'habite à St Hilaire du Harcouet. »

.....

Propos recueillis auprès de Louis Gobé, à son domicile de St Hilaire du Harcouet en février 2020.

Mise en page par Jean-Pierre Hamon, le 14 juin 2020.

Archives du moulin der Buais.

Illustration : Louis Gobé lors de son conseil de révision en 1958.

.....

